

Nature et technique

Considérations au sujet du cours de la vie de Rudolf Steiner III

« Un paysage merveilleux tint mon enfance embrassée. L'échappée s'étendait sur les monts de la basse Autriche qui s'unissent à la Styrie : le *Schneeberg* le *Wechsel*, la *Raxalpue* et le *Semmering*. Le sommet rocheux et nu du *Schneeberg* retenait les rayons du Soleil et c'est ainsi que la montagne envoyait vers la petite gare le premier salut matinal aux beaux jours de l'été. L'arête grise du *Wechsel* formait auprès de cela un contraste sérieux. Toute la verdure qui souriait amicalement en rayonnant de partout dans ce paysage laissait pour ainsi dire saillir les monts d'eux-mêmes devant vous. On avait la majesté des sommets au loin à l'horizon et dans l'entourage immédiat, l'aménité de la nature. [...] Je crois que c'était important pour ma vie d'avoir passé ainsi une période de l'enfance dans de tels alentours. Car mes intérêts étaient fortement impliqués dans la mécanique de cette existence et je sais combien ces intérêts voulurent sans cesse assombrir la part de mon cœur dans l'âme enfantine, qui s'en allait vers cette nature à la fois charmante et de grand style, dans laquelle disparaissaient pourtant à chaque fois au loin ces convois ferroviaires soumis au mécanisme. »¹

Rudolf Steiner décrit ici son séjour à Pottschach. Après un an et demi dans sa ville natale de Kraljevec, son père fut affecté à la gare de Mödling près de Vienne, puis, après seulement six mois, à Pottschach, situé à la frontière entre la Basse-Autriche et la Styrie. La famille y demeura jusqu'à ce que Steiner atteignît ses huit ans. Ce sont à deux champs d'expériences que renvoient les descriptions des alentours du jeune garçon : celui de la nature et celui des voies ferrées en tant que forme de technique mécanique. La nature est esquissée dans une relation de proximité gracieuse de charmantes vallées et de distance sublime des chaînes de montagnes qui attirent le regard vers le ciel dans toutes leurs qualités de couleur.

Imitation I

Pour l'expérience enfantine précoce, aucune différence n'émerge encore entre ses propres états d'âme et les perceptions de la nature. Les choses extérieures deviennent d'emblée des expériences intérieures, non seulement à l'instar d'une représentation calme, mais comme un événement interne, à la fois émouvant et formateur. Une imitation de ce genre, en tant que première forme d'un accès au monde dans le développement de l'enfant, ce n'est pas une imitation extérieure. Serait-elle ainsi, qu'elle dût être précédée d'une compréhension intellectuelle, qu'une répétition s'y rattachant se produirait à partir du souvenir. Il s'agit ici d'une imitation en tant que présence simultanée consonante et résonante. Cela commence non seulement avec la nature en tant que phénomène extérieur, mais aussi dans la nature en tant qu'essence de son phénomène. L'intérieur et l'extérieur sont en correspondance temporelle inséparables, ils se produisent au même moment et entraînent l'être de l'enfant dans cette coïncidence événementielle de leur unité de nature intérieure et extérieure. La réflexion mettrait fin à cette confluence que l'imitation crée entre l'être-soi et l'être-monde, entre la nature extérieure et intérieure, et la séparerait finalement en un monde intérieur de type sujet et un monde extérieur de type objet. Mais la confluence sans entrave est précisément ce que l'imitation opère pour le développement. Au cours de ce processus, des structures plus fines se forment qui individualisent le corps vivant en direction de l'esprit qui y est accueilli en imitant.

La puissance d'effet de l'imitation orientant jusque dans le corporel est compréhensible dans la simultanéité où elle se passe. Dans l'instant où elle perd son point d'impact dans l'essence d'une chose ou d'un événement, elle tombe en dehors du synchronisme. La perte de l'intériorité d'une chose rend seulement nécessaire une opération mentale, une éclosion, une compréhension rétroactive, arrachant l'expérience de son immédiateté et, par la suite, la décomposant en une partie de la perception qui est

1 Rudolf Steiner : *Mein Lebensgang [Le cours de ma vie]* (GA 28), Dornach 2000, p.9.

d'avantage orientée vers l'extériorité de la chose, laquelle en est ainsi affaiblie, et une partie de la compréhension qui révèle la nature intérieure de la chose, dont l'essence est déjà disparue. Le hiatus temporel dans l'accès au monde crée donc une distance qui, contrairement à l'imitation, permet des processus de développement ultérieurs orientée vers une conscience individuelle autonome. Mais cela ne peut être réalisé qu'au prix de la confluence simultanée des essences du monde et de l'être individuel qui est à conquérir de haute lutte dans l'imitation.

Remarque méthodologique intermédiaire

Si l'on veut comprendre les déclarations de Rudolf Steiner sur son enfance à Pottschach, on se trouve dans la position précaire de devoir reconvertir intuitivement la manière d'expérimenter qui résulte de son propre accès au monde et de l'aligner comme une question à une phase spécifique du développement d'un être humain certainement et sans aucun doute extraordinaire. Quel effet cela a-t-il eu sur le garçon de six ans lorsqu'il a vu le rocher sommital du *Schneeberg* briller au loin sous les premiers rayons du soleil ? Que se passait-il dans son âme lorsqu'il regardait un train arriver en gare ?

On devine aussitôt la limite qui est ainsi tracée pour le discernement dans la vie réelle de l'âme d'un autre être humain. Dans les échanges humains quotidiens, la comparaison permet de mettre en évidence les similitudes dans les expériences de différentes personnes. Mais la manière dont la vie psychique apparaît à une personne qui a déjà franchi la limite des perceptions supérieures dans l'enfance, peut difficilement être déterminée par la comparaison et la recherche de similitudes. C'est pourquoi nous tentons ici de comprendre plus en détail les expressions essentielles des passages cités, tant sur le plan idéal que celui conceptuel. C'est précisément la difficulté des textes qui paraissent simples et accessibles à première vue : on croit savoir ce qui s'y dit, mais en y regardant de plus près, on ne trouve rien d'autre pour une véritable compréhension de la chose qu'un pré-savoir supposée et non vérifié.

Il ne s'agit cependant pas de projeter ces éléments sur les déclarations de Steiner, mais de développer des horizons de compréhension pour celles-ci. Dans le meilleur des cas, cela peut conduire à une meilleure orientation et à une mobilité accrue dans les domaines respectifs de signification. Ce qui n'est pas acquis, c'est la connaissance de ce que Steiner ressentait, de ce qu'il vivait réellement. Si l'on était tenté de dire que Steiner ressentait réellement ceci ou cela, on se retrouverait à nouveau au point précaire à partir duquel des connaissances et des sentiments non examinés et supposés sont transmis sans réflexion. Mais comprendre signifierait que je ne me comprends pas moi-même, mais plutôt l'autre en moi. Si Steiner lui-même n'apparaît pas lors de la conception de tels scénarios conceptuels, c'est parce que c'est en fin de compte son affaire. Il convient toutefois de créer au mieux de nos capacités le cadre et les conditions d'une éventuelle apparition.

Imitation II

Comment se laissent appréhender de manière conceptuelle des expériences naturelles à partir de l'enfance précoce ? Cette question peut réveiller des expériences personnelles issues de cette période de la vie. Si on les ressent ou bien on en suit la trace, quelque chose qui précède le langage peut se révéler, ou plutôt à l'instar d'un langage plus complet s'étendant à la gestualité d'un « mouvement intime de soi ». Des mots retournent au mouvement, une caractérisation se dissout en un événement, une considération paisible entre dans une activité. Qui, en observant les tourbillons et les rapides d'un torrent de montagne, sous la lumière scintillante du soleil, n'est pas devenu complètement oublieux de lui-même et, dans une dévotion rêveuse, s'est complètement laissé(e) absorber par ce qui se passait en tant que mouvement ? L'accompagnement de l'accomplissement du mouvement est au plus efficace pour l'imitation là où il s'accomplit involontairement. Dans cette mesure, l'ensemble de la corporéité vivante de l'entité humaine est appréhendée comme un espace de résonance si une imitation ne doit pas nécessairement se révéler en mouvements extérieurement visibles. On pourrait même dire que le mouvement externe est l'étape finale d'un processus qui débute avec l'objet même de l'imitation, l'être lui-même en mouvement. Pour cet être, son extérieur est l'enveloppe qui pénètre la perception sensorielle. L'être spiritualise le visible, lui donne forme. L'efficacité qui se déploie à travers

la perception de l'être détermine l'imitation. Il ne s'agit pas d'un processus temporellement subordonné. Dans le sens évoqué, on pourrait plutôt le décrire comme une co-imitation. En ce sens, l'imitation se révèle comme une caractéristique globale du développement de la petite enfance, et non comme un aspect individuel isolé.

Éloignement et proximité

Steiner résume ainsi l'esquisse du paysage si significatif de sa petite enfance : « On avait la majesté des sommets au loin à l'horizon et dans l'entourage immédiat, l'aménité de la nature. »² Il existe une composition des perceptions en 'au loin, à l'horizon' et 'dans l'entourage immédiat'. Ce qui est perçu au loin à l'horizon se donne comme une image. Se tenir sur un sommet lointain au même instant c'est impossible. Soustrait de toute relation volitive, cela déploie ses effets à l'instar d'une image qui touche à la volonté par le sentiment, de manière ouverte et encore indéterminée. cela peut reposer en elle. Le côté corporel-vivant qui vient en considération ici c'est la perception sensorielle. Le résultat de son activité pour la conscience a été caractérisé ici comme une image, pour la raison avant tout que l'impression sensorielle est reçue de très loin et la distance attire sa vue dans le bidimensionnel sphérique en raison des distances des objets qui ne peuvent plus en être distinguées. Ce que font les sens impliqués dans de telles perceptions, tandis que l'âme ressent l'impression sensorielle, n'entre pas dans la conscience. Néanmoins, les sens se développent par leur activité et les contenus auxquels ils s'adressent. « Majesté des Cimes » est donc, d'une part, un contenu pictural de représentation. En lui quelque chose est révélé qui élève non seulement le regard, mais aussi l'âme à une sensation du divin en son for intérieur, celle-ci étant libérée de l'impression extérieure.

D'autre part, de telles sensations exercent un effet sublime sur le corps en formant le vivant et, dans leur contexte global, prédisposent l'organisation perceptive au côté psycho-spirituel du monde sensoriel. Ceci est encore plus clair avec la description du premier contact de la lumière du Soleil matinal avec la Terre : « Le sommet rocheux et le nuage du *Schneeberg* retenaient les rayons du soleil et c'était comme si la montagne envoyait à la petite gare le premier salut matinal des beaux jours d'été. »³ La Terre absorbe la première lumière du Soleil et la rayonne vers l'être humain. Dès que l'âme s'éveille au matin, l'expérience consciente s'abandonne à une impression cosmique. À mesure que cela pénètre l'âme jusqu'à ses sensations les plus subtiles, telles que effervescences et vibrations intérieures, sons et ondes, inspiration et expiration transcendantes, la corporéité vivante^(*) devient ainsi capable de spiritualité — la formation comme processus plastique par lequel une conscience spirituellement réelle peut commencer son développement. La formation corporelle vivante comme rétractation des éléments qui entravent l'esprit.

Correspondance chez Goethe

Il existe une certaine correspondance entre le souvenir d'enfance de Steiner et les paroles de *Faust* dans la première scène de la seconde partie. *Faust* s'éveille au matin et décrit alors l'aube :

« Lève tes regards ! — Les sommets géants des montagnes
Annoncent déjà l'heure si solennelle ;
Et jouissent d'une lumière éternelle
Qui s'incline et descend vers nous plus tard. (vers 4695 et suiv.)

{Voilà que sur les pentes vertes des hauts pâturages
Se répand un éclat nouveau qui en précise les détails,
Par degrés il gagne les régions inférieures —
Voici le Soleil ! — et déjà aveuglé, hélas !
Je me détourne, les yeux pénétrés d'un douloureux éblouissement.
Ainsi nous en va-t-il, quand notre espoir ardent
S'est élancé jusqu'à toucher l'objet même de ses aspirations

2 À l'endroit cité précédemment, p.10.

3 *Ibid.*

(*) *Leib* en allemand ne veut pas dire simplement « corps » (*Körper*) mais le terme *Leib* sous-entend toujours que celui-ci est vivant et bien vivant ! *Ndt*

Et qu'il trouve grandes ouvertes les portes de l'accomplissement ;
Alors de ces profondeurs éternelles jaillit
Un excès de flammes, nous restons confondus ;
Nous voulions allumer les torches de la vie,
Et voici qu'une mer de feu nous entoure, et quel feu !
Est-ce l'amour, est-ce la haine qui nous étreignent de leurs ardeurs,
Qui, par une formidable alternance de plaisir et de peine,
Nous contraignent à abaisser de nouveau nos regards vers la Terre
Pour nous abriter dans l'ombre, sous les plis du voile de la jeunesse ?

Eh bien je tournerai donc le dos au Soleil !
La cascade qui se précipite en gémissant à travers la masse des rochers,
Je l'observe avec un ravissement croissant.
De chute en chute, elle se déverse
En mille et mille torrents
Et projette bien haut dans l'air ses tourbillons d'écume bruissants.
Mais avec quelle splendeur surgit de cette tempête
La courbe diaprée de l'arc-en-ciel dans sa fixité changeante,
Tantôt nettement dessinée, tantôt se perdant dans l'atmosphère
Et répandant autour d'elle un frisson de vaporeuse fraîcheur. }^(*)

Et à la fin de ce monologue, avec un regard posée sur l'aménité de la nature :

Ainsi se reflète de l'humanité l'effort ardent.

Médite cela et saisis-en donc plus exactement :

La vie que nous avons dans ce reflet s'irisant. (vers 4727)

Pour l'œil, c'est l'acte même de devenir visible qui se manifeste comme le premier salut matinal. La lumière, unité qui se rassemble en elle-même et se déverse simultanément vers l'extérieur, rendant visible la multiplicité phénoménale, en reflets colorés d'elle-même. Pour le garçon, ce grand geste cosmique, dans sa répétition constante et son occurrence saisonnière, fut peut-être un objet essentiel d'imitation, par lequel ce monde lui devenait familier. Mais il était imprégné de cette énigme qui accompagne toute incarnation, comme une fermeture-sur-soi et un retour-sur-soi – vers le côté intérieur de la lumière, comme son émergence du divin.

Proximité et aménité

Par contre la nature immédiate est ressentie comme amène. La grâce d'un être apparaît dans son mouvement, et celui-ci est une expression de son intériorité. Elle s'accomplit sans une connaissance y conduisant, unité d'elle-même telle une beauté. Ce qui apparaît des choses dans la nature, sous ses multiples formes diverses, s'estompe avec grâce dans un mouvement qui fusionne l'intérieur et l'extérieur. Ici aussi, la nature est remise à l'homme dans son aménité, devenant ainsi, selon Schiller, l'expression d'une belle âme.⁴

Si la nature résonne de loin comme un esprit, elle résonne alors de près comme une âme. Son mouvement est une errance épanouie en elle, d'émerveillements, de reconnaissances et de joies. L'éloignement rend ses objets transparents comme un tableau, sa proximité fait confluer les contours de ses objets dans un mouvement rempli d'âme. En cela vit l'aménité. Elle a donc aussi une part originale dans la représentation remplie d'âme et une autre part originale dans la formation du corps vivant.

La grâce comme formation du corps vivant par imitation éduque une disposition physique qui crée une base de possibilité de liberté dans le passage du naturel à l'humain. Le corps vivant devient léger, se dresse libre et debout avec les sens ouverts dans l'espace et se meut librement en harmonie avec les accomplissements de ses rythmes intérieurs. De cette façon, sans se faire violence, il s'élève au-dessus de ce qui le lie à la terre par nature et devient, au sens de la vie corporelle du terme, un média-

(*) J'ai indiqué, ici entre crochets, le texte qui relie les deux citations de Stefan Weishaupt, en profitant de la traduction française de Henri Lichtenberger (ce nom (= sauveur des lumières) ne s'invente pas ici vu le contexte lumineux !) chez Aubier Montaigne 1980 — ISBN 2 70070184 4. *Ndt*

4 Voir Friedrich Schiller : *Über Anmut und Würde [À propos de la grâce et de la dignité]*, (1793)

teur entre Ciel et Terre – une belle apparition.

Imitation et penser

Des considérations comme celles-ci sont cependant à un certain égard problématiques. Elles concentrent l'attention sur une représentation idéale dans un penser les reliant et les structurant. Cela ne semble pas autrement possible. Comment devrait-on aussi me procurer une clarté au travers de la formation du corps vivant sur le corps vivant ? Cela ne peut être réalisé qu'en devenant égal à la chose en esprit. On se permet ici de remarquer une parenté entre imitation et connaissance pour aussi renvoyer au sens actuel d'une telle considération. Elle persiste dans l'action du penser dans l'édification du corps vivant. Celui-ci, en s'abandonnant à l'esprit d'une chose, la corporéité vivante se voit subordonnée pour le temps de l'activité pensante. Elle fait ceci d'autant plus qu'elle disparaît comme contenu de conscience au profit du contenu qui se déploie au travers de l'activité pensante. La formation du corps vivant active dans le penser consiste aussi directement, comme on en a fait la remarque ci-dessus, dans la rétraction du corps vivant, lequel peut lui-même devenir ainsi un lieu d'esprit actif.

Première technologie

La technologie est née en opposition à la nature. Si, par l'imitation, la corporéité vivante se forme et se prépare, dans la sphère des effets et des expériences naturelles, à l'intégration de la connaissance dans l'esprit des connexions cosmiques, la question se pose désormais de savoir comment les effets de la technologie peuvent être compris à cet égard. Chaque jour, le jeune garçon pouvait observer le train entrer dans la petite gare puis disparaître au loin. Si l'on associe cette impression au tableau esquissé de la nature de cette région de la Basse-Autriche, à la frontière avec la Styrie, on perçoit clairement comment les différences essentielles entre nature et technologie s'exprimaient de manière saisissante. Sachant que l'ampoule électrique n'a été inventée par Thomas Edison qu'en 1879, il est évident que la technologie avait peu influencé la vie quotidienne de Steiner durant son enfance. Bien que Richard Trevithick ait construit la première locomotive à vapeur en 1804, l'utilisation de cette invention pour les transports a pris du temps. La vie professionnelle de Johan Steiner [le père, *ndt*] s'est inscrite dans ce développement. La famille a été transférée dans un environnement moderne. L'évolution des inventions à cette époque témoigne d'une transition de la mécanique vers l'électricité et la chimie.^(*)

La technologie comme un avenir contraint

Pour le garçon, cependant, le chemin de fer évoquait encore l'impression d'une technologie mécanique. Quelque chose d'allégorique lui venait au premier plan, dans l'expérience technologique. Si l'on imagine la locomotive tirant ses wagons vers la gare, dans le lointain, émettant de puissants nuages de vapeur qui se dissipaient lentement derrière elle en une longue traînée grise, le train approchant en grandissant de plus en plus et les sons devenant progressivement audibles à mesure qu'il se rapprochait de l'image initialement silencieuse du paysage — d'abord souffles et sifflements rapides et rythmés de la vapeur projetée en *staccati* essoufflés, puis un sifflement strident, et enfin le crissement des freins et des roues sur les rails à l'entrée en gare — alors on peut commencer à imaginer la puissance d'une telle impression qui se vautrait ainsi impitoyablement et indifféremment dans la réalité supérieure, l'unité et l'ordre des perceptions naturelles, tel un cortège triomphant et orgueilleux.

Or, c'est directement à ce triomphe que l'expérience du garçon était réceptive. Car quel aperçu ! Cette locomotive se dressait devant lui à l'instar d'un être absorbé par l'immuabilité de ses processus mécaniques, qui poussait, grinçait, tirait, sifflait et couinait. Une force pesant des tonnes, un animal sans âme, gouverné par un esprit d'acier qui s'affichait fièrement à travers toute son apparence. Sous un soleil éclatant, sous les nuages bas de neige, dans le chant des oiseaux du printemps et aux premières lueurs de l'automne, la locomotive accomplissait son devoir avec la même aisance. À l'intérieur régnait un brasier ardent. L'eau se transformait et se dilatait en vapeur, et la vapeur se frayait un che-

(*) Voir à ce propos, voir l'ouvrage récent de Andreas Neider : *L'intelligence de la planète*, chapitre 7, chez *Akanthos Akademie* édition *Zeitfragen*, qui investit la nature ambivalente de l'énergie électrique avec une rare pénétration réelle de l'esprit dans la matière...
[Traduit en français : AINTPLA25.pdf]

min à travers des tuyaux et des conduits, dont elle ne sortait qu'après avoir accompli sa tâche.

Un tel être avait-il réellement un maître? Y avait-il encore un pouvoir déterminé sur lui? Avec le moment de son incarnation n'était-elle point — comme pour toutes les autres apparitions sensibles — exposée à un destin imprévisible? L'ambiguïté et la contradiction du pouvoir acquis grâce à l'être de la machine demeuraient cachées derrière sa force et son efficacité surhumaines. Emplie du contenu éternel de sa finalité, un déraillement hors du chemin parfaitement droit vers un avenir transcendant semblait impensable.

Comme pour les êtres de la nature, face aux créations techniques, ce qui était perçu par les sens atteignait l'essentiel pour le garçon. Cela s'exprimait non seulement par la chose directement perçue, mais aussi, dans le cas de la locomotive, par un principe qui racontait un rapt des forces. Ce qui était autrefois soumis à un ordre cosmique supérieur était, dans un acte de génie pionnier, marqué par des détours et des percées, arraché à la nature sous forme de forces centrifuges et dynamiques, de pression, de tension et de levier. Le Cosmos tout entier devenait ainsi utilisable. Comme Adam au Paradis, la nature se tenait désormais nue, sans mystère, pleine de honte d'avoir perdu son unité avec Dieu. Qui avait accompli ce progrès? Quel en était le gain?

La technologie comme perte d'équilibre

Les lois dissociées des relations entre le monde technologique et le monde convergent en diverses constellations pour former de nouveaux génies, incarnés par des appareils, des créatures homunculoïdes et des machines. Elles ont fondé un autre royaume aux côtés de celui de l'être humain, et celui-ci s'est depuis considéré plus ou moins comme leur maître. Cependant, la connaissance technique semble se caractériser par une particularité, dont l'effet est lié à « l'obscurcissement du cœur » auquel Steiner fait référence dans son enfance. Cette particularité peut être interprétée comme une perte d'équilibre, dans la mesure où les intentions et les objectifs interfèrent et où la connaissance est régie par un intérêt particulier. Dans ce conflit entre connaissance et intérêt, débattu de diverses manières depuis l'Antiquité, la perte d'équilibre évoquée précédemment apparaît clairement. Elle prend de l'ampleur tandis que la nature même du savoir technique n'est pas prise en compte. La dynamique à l'œuvre en son sein ressemble à celle d'une autorité étrangère. Si l'on comprend le conflit entre connaissance et intérêt comme un conflit entre êtres, alors le drame intérieur avec lequel l'âme débat des avantages et des inconvénients de sa relation scientifique au monde devient compréhensible.

L'âme enfantine de Steiner était déjà concernée par l'expérience des mondes spirituels dans leurs relations mutuelles. Un monde spirituel se révèle dans la vie d'une nature dont les desseins sont transcendés par son activité, son développement auto-entretenu et son apparition en tant qu'ordre cosmique. La nature est lois sans force. Ses créatures forment une cohérence supérieure où chaque être est préservé et protégé. Ses transitions entre les êtres inanimés, animés et sensibles sont fluides. Sa richesse de couleurs, de formes et d'apparences est inépuisable. Elle dissimule gracieusement ses lois dans la « majesté » et « l'aménité » de ses apparences.

Force et pouvoir

L'autre monde spirituel est un monde d'êtres hybrides réduits, créés par la science naturelle moderne [réductrice, aussi, ndt]. Les lois appliquées à la nature sont soumises à des objectifs concoctés, sans tenir compte de leurs relations causales antérieures. Ses manifestations, surtout à ses débuts, reflètent encore sa finalité, comme l'a montré l'exemple de la locomotive à vapeur. Dans ce cas, c'est le mouvement rotatif qui sert de point de transmission de la puissance à tout autre machine. La force est portée bien au-delà de ses dimensions humaines jusqu'alors connues. La diversité des possibilités d'utilisation de la force, qui prive l'inventivité technique, confère au mécanisme sous-jacent une puissance impressionnante. Force et puissance, en tant que qualités de l'être technique, ne peuvent qu'influencer l'âme du jeune Rudolf Steiner.

S'il est question d'une participation du cœur avec la nature, alors on peut caractériser les deux du trait essentiel du se-donner. La relation de la nature à l'humanité ne suscite pas plus d'intérêt particulier que la relation du cœur, symbole d'une humanité encore intacte. Les règnes naturels récurrents chez l'humanité représentent le renoncement de ces règnes à une existence purement extra-humaine au profit d'une humanité cosmique. En elle, la nature devient autre chose. Dans la mesure où ce re-

noncement à elle-même par la nature pénètre la perception qu'a le cœur de la nature, un profond sentiment d'auto-dévouement émerge, atteignant les fondements inconscients et originels de son propre développement. En cela, le soi se comprend comme rendu possible par d'autres sphères d'existence et par d'autres êtres qui y agissent. La capacité d'existence du soi n'est en rien son propre mérite. Appliquée de cette manière, l'expérience de la nature révèle une expérience de soi dans l'humilité.

La technologie comme création

Si l'on avait caractérisé ci-dessus le trait essentiel de la nature qui est de se-donner, dans ces conditions, celui de la technologie c'est de se-prendre. Si une relation technique de l'être humain restait encore marquée par la nature (les moulins à eau ou à vent, la charrue, la traction chevaline, la construction d'une maison^(*)) jusqu'à l'apparition des temps modernes, ainsi le passage aux temps modernes permit-il au penser des sciences naturelles modernes des connaissances qui devinrent les idées créatrices d'un nouveau règne technologique. Ce qu'était la nature autrefois, elle ne l'est plus dans les outils et procédés de ce règne technologique. Son enchantement, sa magie, firent place à la manipulation. Ce qui a été extrait de la nature grâce à l'inventivité a cherché un nouveau foyer dans l'appareil et c'est devenu autre chose.

Une partie de ce renversement d'être/essence a été transmise à l'homme. Quand bien même ce qui est technique, conformément à ses objectifs fixés, copie ce qui est humain, cela ne se produit nonobstant pas dans une mesure humaine. Comparés à l'action proprement humaine, laquelle conduit le moment, l'aperçu et le choix de l'action, sont parfaitement réalisés à l'aveugle. Cela ne voit pas l'esprit de l'action humaine qui mène à la liberté. La volonté animée et inspirée de l'homme se transforme en un dispositif d'exécution réglée d'un jeu organisé de forces et d'états d'énergie, sans que le contexte dans lequel cette exécution ait lieu soit pris en compte par les moyens techniques eux-mêmes. Si l'on considère la technologie comme une imitation motivée par l'intérêt des actes de volonté, les relations causales constituant ces actes de volonté doivent être isolées de la nature. La détermination avec laquelle cela se produit repose sur l'idée d'une finalité. Cette finalité s'exprime par la transformation d'une action humaine en une action mécanique. Il s'agit d'un effet de la volonté, dans la mesure où celle-ci est désormais libérée d'une tâche. La compréhension technique intellectuelle l'a libérée de sa nécessité par la transformation mécanique. Sa volonté demeure vide à l'endroit où une action a été accomplie, qui se trouvant soudain entre la dégénérescence et la possibilité de la cultiver. L'imitation par la technologie conduit ainsi initialement à l'amputation. La liberté qu'elle promet est dénuée de contenu, et celui qui en fait l'expérience n'y est généralement pas préparé.

Ainsi, il arrive que la création technique elle-même remplisse l'espace même qu'elle prétend permettre. L'occupation prématurée d'une liberté par la technologie est favorisée par son esthétisation [la fameuse convivialité d'utilisation d'un traitement de texte, par exemple, en ce moment-même *ndt*]. La forme trompeuse de la nature enveloppante de la technologie engendre une énigme mystérieuse de son essence, un enchantement de ses processus et procédures. Dans ce flou paralysant, où l'on ne sait plus clairement qui ou quoi affronte qui, les relations humaines sont également déformées. L'autonomie par laquelle le sujet semble déterminer son action face à l'être technologique a été mise à mal par l'imprévisibilité calculée de la relation entre l'humain et l'être technologique. La magie écrasante des appareils et des machines occulte la question essentielle : qu'est-ce que l'on a devant soi, au juste, avec la technologie ?

Technologie et science

Cette interrogation envers une contradiction qui se dissimule dans l'ordre cosmique, c'est ce qui frappa le garçon Rudolf Steiner avec son expérience de la machine. La technique entre dans cette contradiction comme une nature meilleure et c'est comme un consolation, pour le garçon, de voir que les « trains ferroviaires, soumis à ce qui est mécanique », disparaissent à chaque fois de nouveau dans la nature. Que cela ne signifie pas que la question du rapport entre nature et technique ait disparu, mais qu'elle doive plutôt être comprise comme un motif biographique central, cela devient encore plus clair si l'on considère la nature historique de la compréhension de la technique expliquée jusqu'ici. Le

(*) Voir, par exemple le passage de la construction sur terrain communal en une nuit dans les Vosges traditionnelles dans le roman *La vouivre* de Marcel Aimé. *Ndt*

concept de technique, répandu dans l'Antiquité, avait encore le sens élémentaire d'habileté, de dextérité et de connaissance en général. À cet égard, la technologie était disponible pour tous les usages, y compris artificiels. Cependant, ces derniers sont d'une nature différente. Ils ne concernent pas la satisfaction des besoins quotidiens. La finalité de l'art dépasse la satisfaction des besoins quotidiens. Elle est déterminée par la volonté de matérialiser les expériences de l'âme individuelle. La technologie artistique contribue à la réalisation de cette finalité. Cependant, sa signification s'éloigne de plus en plus de la valeur des sciences naturelles, qui revendiquent désormais de plus en plus le statut de science elles-mêmes. Ainsi, la désintégration de la nature humaine en finalités de vie différentes, uniquement liées de manière pragmatique, devient évidente. Les compréhensions scientifiques, spirituelles et artistiques, ainsi que leurs relations avec le monde, suivent aujourd'hui des voies différentes. Cependant, cette différence est clairement structurée hiérarchiquement. Ce n'est qu'en s'affirmant avec la plus grande prudence, selon les normes de la science, que l'art et la spiritualité peuvent préserver une compréhension holistique et fondée de l'humanité, car, en fin de compte, la tâche de formuler des affirmations contraignantes sur la réalité est désormais clairement déléguée.

L'attention considérable que Steiner accorda plus tard à cette entrée dans l'ère moderne, qu'il qualifia dans son langage, d'ère de l'âme de conscience, témoigne peut-être qu'une question fondamentale se posa lors de l'expérience précoce du garçon avec la technologie. Le langage radical choisi ci-dessus, celui d'une amputation par la technologie, vise la nature problématique de la relation humaine à la volonté. Son pouvoir inépuisable est alimenté par l'éloignement de la conscience humaine, car celle-ci est incapable d'être le sujet des actions qui guident l'homme dans sa vie, non seulement de manière instrumentale, mais aussi au fondement même de sa destinée. Si les actions qui déterminent la vie et le destin de l'homme ne pouvaient être accomplies que par la conscience, il lui serait même impossible de lacer ses chaussures. L'esprit de son destin, qui influence sa volonté, l'ignore donc, à juste titre. Mais si l'action humaine, du laçage de ses chaussures à la rencontre physique, est soumise à la domination de la technologie, cela représente une atteinte aux fondements mêmes de la vie qui constituent son destin. Le fait qu'à ce tournant, l'humanité doive être refondée de manière créative, et que les forces de volonté, que l'homme est désormais capable de déléguer techniquement, soient prêtes à une transformation consciente en lui, cela est un processus de conscience, d'âme et de liberté. Cela décrit le caractère motivant que le garçon absorbe à travers son expérience des trains à vapeur entrant et sortant de la gare et celle du télégraphe.

Dans ce contexte, il est remarquable que Rudolf Steiner ne s'est pas incarné dans un milieu artistique, religieux ou encore académique. Pauvreté, perte du lieu de naissance, déracinement des parents et mécanisation du monde de la vie, marquent le fondement même du début d'une personne qui, dans ces conditions, rencontre une résistance productive par son importance paradigmatique, notamment pour le penser et le vouloir. Sa réaction n'est ni un rejet, ni une compensation, ni un retrait, mais une expérience ouverte d'où émerge une cohérence biographique pour sa cognition et son action.

En relation avec une lecture aussi audacieuse de la nature et de la technologie, les expériences de la petite enfance de Rudolf Steiner peuvent être comprises comme une confrontation avec les questions fondamentales modernes relevant de l'Europe centrale. Même si le langage de cette expérience est enfantin, cela n'en atténue pas le caractère motivant, qui se confirme et s'accomplit progressivement, de manière nouvelle et créative, tout au long de sa vie.

Die Drei 3/2025.

(Traduction Daniel Kmiecik)

Stefan Weishaupt, est né en 1959 à Essen. Il fréquenta l'école Rudolf Steiner de la région de la Ruhr à Bochum. Il étudia la germanistique, la philosophie, la biologie et la pédagogie à Marburg et la structure linguistique, l'art théâtral et la comédie à Dornach. Il a travaillé comme éducateur théâtral et responsable culturel à Cassel, comme acteur, metteur en scène et producteur à Bâle et Berlin, et comme enseignant et éducateur théâtral à Lensahn. Il se concentre principalement sur Berlin. — Contact : st-weishaupt@t-online.de